L'INTRIGUE DANS LES CAVES.

Les Exemplaires voulus par la Loi sont déposés à la Bibliothèque Impériale.

6

L'INTRIGUE DANS LES CAVES,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Paroles de MM. DIEULAFOY et JOUY.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Montansier-Variétés le premier Vendémiaire an XIV.

A PARIS,

Chez { Mme. CAVANAGH, Libraire, passage du Panorama.
LATOUR, Libraire, palais du Tribunat, galerie de bois.

ET A LILLE,

Ch Et se trouve à BRUXELLES, chez GAMBIF Editeu de la
Paroissiens, N.° 225, et le soir, à sa ...ce.

PERSONNAGES.

CHAMBERTIN, amateur en vins. M. *Tiercelin.*

JULIETTE, sa fille. Melle. *Caroline.*

TOINON, servante chez Chambertin. Mme. *Drouville.*

RAYMOND, jeune sculpteur, amant de Juliette. M. *Cazot.*

LÉTRIQUÉ, son apprenti, amant de Toinon. M. *Brunet.*

DUBLAIREAU, vieil usurier. M. *Dubois.*

Mme. MERLET, femme de charge chez Chambertin. Mme. *Baroyer.*

UN HUISSIER.

UN JUGE DE PAIX.

SOLDATS.

La Scène est à Paris dans trois caves.

L'INTRIGUE DANS LES CAVES,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Au lever du rideau on voit Dublaireau *dans la cave supérieure assis près d'une table, sur laquelle est une petite lampe ; il pèse de l'or.*

Dans la cave à gauche Chambertin *étiquetant des vins,* Toinon *l'éclaire ;* Juliette *est auprès de quelques pots de fleurs. Cette cave est continuellement éclairée par une lampe suspendue à la voûte, ainsi que par un soupirail qu'on apperçoit à-peu-près en face.*

Dans la cave à droite, qui est censée servir au Sculpteur pour renfermer tout ce qui encombre son atelier, on voit Raymond *et* Létriqué *arrangeant des blocs et des fragmens de statue, qu'ils pendent à la voûte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, LÉTRIQUÉ, DUBLAIREAU, CHAMBERTIN, TOINON, JULIETTE.

ENSEMBLE.

Air *du Vaudeville de Comment faire.*

Du sort on craint moins la rigueur
Quand loin de la foule on le brave;
On place bien haut le bonheur,
Moi je le trouve dans ma cave.

CHAMBERTIN.

Rimeurs, j'aime fort vos couplets;
Savans, vos pages sont parfaites;
Mais jamais vos meilleurs feuillets
Ne vaudront mes moindres feuillettes.

CHOEUR.

Du sort, etc.

DUBLAIREAU.

J'ai toujours fait cas de l'honneur,
De l'amour, de la bienfaisance;
Mais ces effets là, par malheur
Pèsent bien peu dans ma balance.

CHOEUR.

Du sort, etc.

LÉTRIQUÉ.

Comme ces graces, on me verra
Quelque jour, en marbre, en albâtre:
Bien des femmes trouvent déjà
Que je ne suis pas mal en plâtre.

CHOEUR.

Du sort, etc.

RAYMOND.

Finiras-tu d'arranger ces statues, ces blocs qui encombrent là-haut mon atelier?

LÉTRIQUÉ.

Dam! je ne peux pas aller plus vîte: j'ai déjà pendu les trois graces.

JULIETTE, *à part contemplant une fleur.*

C'est vraiment singulier; cette jacinthe n'étoit hier qu'en bouton.

CHAMBERTIN *étiquetant.*

Clos-Vougeot de 86. — Nectar, véritable nectar. — Roussillon de 74. Pour celui-là il est chaud, j'espère. C'est un fin.... (*A Toinon qui, occupée à regarder du côté du soupirail, le brûle avec sa bougie.*) Prends donc garde, tu me brûle....

TOINON *soupirant.*

Ah!

CHAMBERTIN.

Hé bien! tu soupires, je crois?

JULIETTE *soupirant de son côté.*

Ah!

CHAMBERTIN.

Et toi aussi; à qui diable en avez-vous?

JULIETTE.

Moi, mon père, à rien..... Je pensois à mes fleurs.

CHAMBERTIN.

A ton Raymond, je gage; heureusement il est bien loin.

RAYMOND, *à part.*

Elle ne me croit pas si près d'elle.

CHAMBERTIN.

Tu ne sais pas une nouvelle ; le pauvre diable a passé les mers.

RAYMOND.

Si Juliette savoit qu'un seul mur nous sépare, et que ce mur quand il me plaît....

JULIETTE.

Et cependant, mon père, vous m'aviez permis de l'aimer.

CHAMBERTIN.

Oui, quand j'ai pu croire qu'il auroit quelque fortune.

JULIETTE.

Est-ce sa faute si son père avant de partir pour l'Amérique a confié son bien à un ami perfide qui a nié au fils le dépôt qui lui avoit été fait ?

DUBLAIREAU *toujours pesant.*

O la bonne chose que l'argent quand il coûte si peu à gagner !

CHAMBERTIN.

Bon, bon ! qui sait si tout cela est vrai ? Vous ne devez pas moins vous disposer à m'obéir, en épousant notre nouveau voisin, monsieur Dublaireau.

JULIETTE.

Un vieil avare, un vieil usurier.... sans pudeur, sans délicatesse.

DUBLAIREAU *considérant une pièce d'or.*

Que de qualités réunies dans un même objet !

CHAMBERTIN.

Propos que tout cela ; sa fortune lui fait des envieux ; mais je me moque de l'envie, moi, et j'écoute mon intérêt : j'ai compté sur Dublaireau pour ce remboursement inattendu de dix mille francs que j'ai à faire aujourd'hui.

JULIETTE.

Mais, mon père, que ne vous défaites-vous plutôt d'une partie de cette immense quantité de vins de tous les coins du monde que vous ne boirez pas en mille ans.

CHAMBERTIN.

Vendre mes vins ! est-ce que je suis marchand, moi, corbleu !

AIR:

Propose-t-on au procureur
De vendre son obscur grimoire ?
Le savant, l'avocat, l'auteur
Vend-il jamais son écritoire ?
Irez-vous dire au laboureur:
Vends ta charrue ou ta faucille ?

TOINON.

Monsieur pense avec plus d'honneur,
Il vend le bonheur de sa fille.

CHAMBERTIN.

Taisez-vous, petite folle. (*Il retourne étiqueter.*)

RAYMOND *à Létriqué.*

Qu'as-tu fait de ce bras d'Achille que je dois envoyer tantôt à l'école de dessin ?

LÉTRIQUÉ.

Le bras d'Achille ! attendez.... je le reconnoîtrai bien au tendon.

RAYMOND.

Le tendon du bras d'Achille ! tu es fort sur l'anatomie ?

LÉTRIQUÉ.

Je crois bien ; je possède le corps humain sur le bout de mon doigt ; tenez, le voilà votre gros bras qui est accroché là-haut.

RAYMOND.

C'est bon ; laisse-moi seul maintenant.

LÉTRIQUÉ, *à part.*

Tant mieux, c'est ce que je voulois ; je m'en vas faire un tour à mon soupirail, et porter à ma petite Toinon le cadeau que je lui ai promis. (*Il sort.*)

Mme. MERLET *en dehors.*

M. Chambertin !

CHAMBERTIN.

Hé bien ! qu'est-ce ?

Mme. MERLET.

Un huissier qui vous demande tout de suite.

CHAMBERTIN.

Allons, c'est la diable de lettre-de-change. — Venez, Juliette. — Toinon, éclaire-nous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

DUBLAIREAU *dans sa cave,* RAYMOND *dans la sienne.*

RAYMOND.

Me voilà seul, profitons de ce moment pour faire éclore les fleurs de ma chère Juliette. (*Il va prendre un hortensia épanoui qui étoit caché derrière un bloc.*)

DUBLAIREAU *comptant.*

50, 75, 95 et 5 font cent.

RAYMOND *arrangeant la fleur.*

Quel bonheur parmi tant de peines! l'infidélité d'un dépositaire me fait perdre à-la-fois ma maîtresse et ma fortune.

DUBLAIREAU.

Ouais? voilà quelques louis qui n'ont pas le poids. — Mon vieil ami Raymond parloit beaucoup de probité, mais....

RAYMOND.

Je trouve une ressource dans un art que je n'avois d'abord cultivé que pour mon agrément, et le hasard, seul ami qui me reste, me fait trouver dans une maison voisine de celle de M. Chambertin une cave qui correspond à la sienne. (*Il pousse le pan du mur que l'on voit tourner sur lui-même.*) Je me casse la tête pour deviner ce qui a pu donner lieu à ce mécanisme. — Peut-être quelque amant comme moi. — Quelque victime..... (*Il écoute.*) Bon, il n'y a personne, dépêchons-nous.

DUBLAIREAU.

Tout ceci est bien pesé, grossissons mon trésor. (*Il découvre un trou qui est à ses pieds.*)

AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

RAYMOND, *il ôte une lettre de son sein.*

Dans le malheur, chacun nous abandonne,
Plus d'amitié, d'honneur, de bonne foi.

DUBLAIREAU.

Riche ou puissant ne te fie à personne,
Car tout conspire contre toi.

RAYMOND.

Pour rencontrer un sûr dépositaire.

DUBLAIREAU.

Pour trouver un ami discret.

ENSEMBLE.

Tout doucement dans le sein de la terre
J'enferme mon secret.

(*L'un met la lettre dans le vase, l'autre son or dans le trou.*)
(*Dublaireau sort.*)

SÇÈNE III.

(RAYMOND *passe dans l'autre cave, il substitue l'hortensia qu'il porte à celui qui est en bouton.*)

RAYMOND, TOINON.

RAYMOND *écrit sur le vase qu'il laisse.*

Ecrivons maintenant : « Cherchez à mes racines. »

TOINON *appelant doucement dans l'escalier.*

Létriqué, Létriqué !

RAYMOND.

Ciel ! on vient. — Fuyons. (*Il emporte le vase, repasse dans sa cave et se met aux écoutes.*

TOINON.

Hé, mon Dieu ! j'avois cru l'entendre. Cette maudite madame Merlet est toujours sur mes pas ; sans elle nous aurions du bon temps dans cette maison ; car, Dieu merci, Monsieur ne pense qu'à ses vins ; mais Madame se mêle de tout et ne laisse pas approcher un homme de cette maison. — Ce n'est pas que Létriqué soit un homme bien dangereux, un petit apprenti sculpteur. — C'est égal, je l'ai distingué moi ; et la vieille aura beau nous fermer tous les passages, nous trouverons toujours le moyen de nous aimer malgré elle.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

L'intrigue naquit aux fenêtres ;
La vieille entendit notre voix ;
Nous montons plus haut, ses yeux traîtres
Nous forcent de quitter les toits.
Au Pont-des-Arts autres entraves ;
Enfin au désespoir réduits,
Si l'on nous interdit les caves,
Nous ferons l'amour dans les puits.

SÇENE IV.

RAYMOND *aux écoutes*, TOINON *dans sa cave*, LÉTRIQUÉ *au soupirail.*

LÉTRIQUÉ.

Chit, chit !

TOINON.

Est-ce toi, Létriqué ?

RAYMOND.

Létriqué !

LÉTRIQUÉ.

Pardine, sans doute que c'est moi. Il y a long-temps que je serois ici sans un grand escogriffe qui se promenoit dans cette cour. Puis-je t'y descendre?

TOINON.

Non vraiment ; madame Merlet ne sortira que dans une heure ; elle m'épie plus que jamais.

LÉTRIQUÉ.

C'est comme un sort qu'il y a sur notre amour.

RAYMOND.

Comment diable ! des allures avec Toinon.

TOINON.

Passe au moins la tête, que je te voie.

LÉTRIQUÉ.

Ecoute donc, çà n'est pas si facile ; sans compter depuis que j'étudie, ma tête grossit tous les jours, vois-tu ; c'est un effet de la nature de la science.

TOINON.

Bon ! efforce-toi.

AIR.

Pour se faire aimer il en coûte.

LÉTRIQUÉ.

Je dois bien m'en appercevoir ;
Toinon, je t'aime bien sans doute,
Et j'ai grand plaisir à te voir ;
Mais en ce lieu, ne t'en déplaise,
Ce plaisir devient un travail,
Un amant n'est pas à son aise
Soupirant par un soupirail.

Qoique çà, m'amzelle, çà ne m'empêchera pas de vous faire mon petit cadeau. — Tends ton tablier. (*Il lui jette quelque chose qui roule avec bruit.*)

TOINON.

Bon ! tu me jettes des pierres.

LÉTRIQUÉ.

Ah ben oui, des pierres ! un petit cœur de marbre que j'ai travaillé moi-même.

TOINON.

Joli cadeau pour un amant.

LÉTRIQUÉ.

AIR:

Sais-tu que c'est une œuvre unique.

TOINON.

Mon cher, on ne voit que cela.

LÉTRIQUÉ.

Je l'ai taillé d'après l'antique.

TOINON.

A quoi bon prendre ce soin-là,
Est-il besoin que la sculpture
Fasse aux anciens de tels emprunts ?
Les cœurs de pierres, je t'assure,
Chez nous sont bien assez communs.

LÉTRIQUÉ.

Ah ! tu y entends finesse, toi; mais il ne s'agit pas de çà, faut me payer mon cœur.

TOINON.

Volontiers, quand nous serons mariés.

LÉTRIQUÉ.

Bon ! mais quand çà ?

TOINON.

Quand tu seras assez habile, et que tu auras amassé assez d'argent pour entrer en ménage.

LÉTRIQUÉ.

Oh ben, sois tranquille ! je fais déjà des bras, j'aurai bientôt fait ma main; mais en attendant tu pourrois bien me donner, en manière d'à-compte, un petit coup de ce vin, hein ?

TOINON, *elle remplit un petit vase.*

Oh ! de çà, c'est aisé; en voici un justement que Monsieur a ben vanté ce matin. (*Elle essaie de lui faire tenir le vase.*) Mais, mon Dieu, je ne peux pas y atteindre. — Attends, il me vient une bonne idée. — Prends ce tuyau. (*Elle lui donne un syphon, et pose le vase sur un tonneau sous le soupirail.*)

LÉTRIQUÉ.

Ah ! je devine ; tu as plus d'esprit à toi seule que nous deux ensemble. (*Il tourne la tête du côté de la cour, puis dit :*) Chut ! — C'est mon grand escogriffe, je reviens.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

SÇÈNE V.

LES MÊMES, Mme. MERLET.

TOINON.

On n'est pas un moment tranquille.

Mme. MERLET *encore sur l'escalier.*

Toinon ?

TOINON.

Ah, mon Dieu ! à-présent la vieille.

RAYMOND, *à part.*

Pauvre fille !

Mme. MERLET *un vase à la main.*

Hé bien ! que faites-vous là ?

TOINON.

Vous voyez bien que j'arrange des bouteilles.

Mme. MERLET.

Arrange, arrange : qu'est-ce qu'il y a dans cette tasse? (*Elle prend la tasse préparée pour Létriqué et met à la place celle qu'elle tient.*)

TOINON.

Est-ce que je sais çà, moi ? c'est un essai de vin que Monsieur a mis là.

Mme. MERLET.

Un essai ! essayons. (*Elle boit.*)

TOINON, *à part.*

Pauvre Létriqué !

Mme. MERLET.

Il n'est pas mauvais, pas du tout mauvais ; mais vous êtes toujours dans cette cave.

TOINON.

Pas plus souvent que vous.

Mme. MERLET.

J'y viens quand j'y suis nécessaire, moi ; ne faut-il pas, chaque matin, que j'apporte à Mademoiselle son eau de nitre, de cerise, que sais-je, pour arroser ses hortensia, ses acacia. — Mais vous parlez ici à quelqu'un?

TOINON.

Moi ?

Mme. MERLET.

Oui, vous.

TOINON.

Hé bien, cherchez.

Mme. MERLET.

Sans doute, je chercherai. (*Elle cherche vers les côtés.*)

LÉTRIQUÉ.

Me voici. (*Il passe son syphon et plonge dans le vase.*)

Mme. MERLET *qui croit entendre parler.*

Hein ?

TOINON.

Je ne parle pas.

LÉTRIQUÉ.

Ni moi non plus.

Mme. MERLET *venant à la voix.*

Quoi ?

LÉTRIQUÉ *qui a pompé de l'eau de lessive.*

Pouah !

Mme. MERLET.

Ah, coquin ! (*Elle attrape le syphon à deux mains, Létriqué le lâche, la vieille tombe.*)

TOINON *la relevant.*

Qu'est-ce donc, madame Merlet ?

Mme. MERLET.

Ce que c'est, petite effrontée, et cet homme ?

TOINON.

Un homme !

Mme. MERLET.

Non ; vous verrez que c'est un esprit !

TOINON.

Ah ! pour çà, c'est possible ; on dit qu'il en revient dans cette cave ; et à votre place, je n'y reviendraiplus. (*Elle fuit.*)

Mme. MERLET *la poursuivant.*

Attends, attends, petite intrigante ; je vais tout conter à Monsieur.

SÇÈNE VI.

RAYMOND *seul dans sa cave.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! — Mais Juliette ne paroît pas; achevons mon ouvrage ; il faut suspendre ce torse ; j'ai besoin que le crochet soit fort. — Oh, celui-ci suffira. (*Il monte sur une échelle et frappe à la voûte.*) Ah ! ah ! quelque chose a tombé. (*Il descend.*) Ciel ! de l'or ! (*Il remonte et frappe de nouveau, il tombe encore plus d'or.*) Ah ! il n'y a pas de doute, il y a là de l'argent enfoui. — O providence ! Que dis-je ! argent trouvé n'est pas argent gagné. (*Il bouche avec son mouchoir, descend et ramasse pièce à pièce tout ce qui est tombé.*) Remettons les choses en place, et courons nous informer quel peut être le propriétaire de ce trésor. (*Il remonte, remet les pièces d'or, et bouche l'ouverture avec un morceau de bois.*)

AIR *des Visitandines.*

Si la fortune et ses largesses
Venoient enfin me secourir ;
S'il étoit vrai que ces richesses
Dussent un jour m'appartenir,
Ma fortune pourroit surprendre,
Mais personne au moins ne dira :
Comme tant d'autres, celui-là
N'eut qu'à se baisser pour en prendre.

(*Il descend et sort.*)

SÇÈNE VII.

DUBLAIREAU *dans sa cave, il porte un petit coffret recouvert d'un drap.*

Peste soit des amis et des beau-pères futurs ! on diroit qu'on n'a de l'argent que pour ces sortes de gens-là. Mon cher ami, j'ai besoin d'une certaine somme, et je vais me rendre chez vous ; j'espère, mon cher ami.... toujours mon cher ami, et pas un mot de l'intérêt.

AIR : *J'aime à danser une ronde.*

Combien je hais dans mon ame
Tous ces amis d'à-présent :
L'un en veut à votre femme,
L'autre en veut à votre argent;

Si bien qu'au bout de l'année,
Grace aux amis d'ici-bas,
La fortune est écornée,
Mais le mari ne l'est pas.

Mon cher caveau me soustraira, j'espère, à son importunité : il n'est pas prudent, devant me marier, que je dérobe aux yeux de ma future ce coffret de bijoux qui me sont restés, je ne sais... si fait, si fait; je sais comment elle seroit tentée de toutes ces babioles; et moi, je me connois.... je les lui refuserois. — Mais avant de les enterrer, voyons si l'or de cette chaîne est de bon aloi; je n'ai pas osé y regarder de trop près en la recevant, attendu que c'est un cadeau. — Voyons. (*Il prend la pierre de touche et essaye.*)

SCÈNE VIII.

DUBLAIREAU, JULIETTE *dans sa cave.*

JULIETTE.

Madame Merlet dit qu'elle a descendu l'eau pour mes fleurs. — Ah! oui. — Mon père veut décidément mon malheur; il est allé chez ce vilain voisin; encore si je savois ce que Raymond est devenu. — Ciel! un hortensia tout épanoui. — Ah! pour le coup, ceci est trop fort; examinons. (*Elle prend le vase.*) « Cherchez à mes racines » — Plus de mystère! (*Elle cherche sous la mousse et trouve le billet.*) — C'est de Raymond.

DUBLAIREAU.

Diable! cette chaîne est de meilleur aloi que je n'avois pensé.

JULIETTE *lisant.*

« Votre père m'a interdit votre présence. — Heureux, j'aurai » pu enfreindre ses ordres; malheureux, je les respecte : » cependant je vis près de vous, mais je n'abuserai point de » la facilité que j'aurois à vous voir.

De la facilité! que veut-il dire?

» Vous entendre quelquefois ».

Hé, comment!

» M'assurer que votre cœur me conserve un doux souvenir; » c'est à quoi se bornent tous mes vœux; je n'ose pas même » vous demander une réponse. »

Je la ferai. — Mais quel mystère inconcevable! n'importe, je veux, je dois être fidelle à celui que de l'aveu même d'un

père, j'aimai dès mon enfance. Mais comment lui faire parvenir cette réponse? Aimables fleurs, ne me l'indiquez-vous pas?

AIR : *Cacher une femme sous les roses.*

La nature vous fait éclore
Lorsqu'elle reprend sa fraîcheur,
Et charge les filles de Flore
De nous annoncer le bonheur.
Des doux secrets d'une ame pure
Je peux, vous chargeant à mon tour,
Des messagers de la nature,
Faire aujourd'hui ceux de l'amour.

SCÈNE IX.

JULIETTE, DUBLAIREAU, CHAMBERTIN.

DUBLAIREAU *croyant entendre quelque chose.*

Ah, mon Dieu! est-ce qu'on viendroit me relancer jusqu'ici. (*Il étend le morceau de drap sur les bijoux; on frappe rudement.*) Il n'y a personne.

CHAMBERTIN *en dehors.*

Bah! je vous entends — C'est moi.

DUBLAIREAU.

Ah, c'est vous! fusses-tu à tous les diables! — (*Il ouvre.*) Bon jour, voisin, suivez-moi (*Il veut sortir.*)

CHAMBERTIN.

Non. Je n'ai qu'un mot à vous dire; d'ailleurs, je suis fait à l'air des caves; vous savez que je quitte fort peu la mienne.

DUBLAIREAU.

Moi je descends quelquefois ici pour méditer sur les vanités de ce monde; mais de quoi s'agit-il?

CHAMBERTIN.

Hé parbleu, vous le savez! d'abord de votre mariage; ma fille consent à tout.

JULIETTE *écrivant.*

« Croyez que je ne consentirai jamais au mariage qu'on » me propose. »

DUBLAIREAU.

Ah! c'est charmant; mais, mon ami, il faudroit un peu d'amour.

CHAMBERTIN.

Soyez sûr qu'elle en a.

JULIETTE, *id.*

» Mon amour pour vous est inaltérable. »

DUBLAIREAU.

Sans quoi vous sentez qu'en l'épousant je pourrois être....

JULIETTE, *id.*

» Hé ! comment ne le seroit-il pas? »

DUBLAIREAU.

Très-malheureux.

CHAMBERTIN.

Ne craignez rien ; je réponds de tout ; mais venons à notre affaire, mon billet.

DUBLAIREAU.

Oui, mon ami, je l'ai reçu au moment où je vous écrivois moi-même pour vous prier de m'avancer quelques fonds pour payer les frais de la noce.

CHAMBERTIN.

Bah !

DUBLAIREAU.

Vous ne sauriez croire comme tous les honnêtes gens sont gênés aujourd'hui.

CHAMBERTIN.

A la bonne heure ; mais vous, vous êtes à votre aise.

DUBLAIREAU.

Hé, mon Dieu ! pas plus qu'un autre. — Auroit-il vu quelque chose ?

CHAMBERTIN.

Quand on a comme vous des fonds en terre.

DUBLAIREAU.

En terre, ce n'est pas vrai.

CHAMBERTIN.

Comment vos fermes, vos châteaux...

DUBLAIREAU.

Ah ! oui, comme çà ; mais, mon ami, vous avez vous-même des ressources bien plus disponibles ; cette quantité de vins précieux entassés dans votre cave.

CHAMBERTIN.

Hé morbleu ! c'est parce qu'ils sont précieux que je ne veux pas les vendre ; d'ailleurs où trouver un amateur assez distingué ?

DUBLAIREAU.

Ah ! mon ami, l'excellente idée !

Venez j'ai votre fait,
Nous possédons en ville
Un professeur habile,
Et de plus fin gourmet :
Ecrivain que l'on cite,
Disant, vous jugez bien,
Toujours de qui l'invite
Du bien.

CHAMBERTIN.

Que diable ai-je à faire ?. . . .

DUBLAIREAU.

Venez, vous dis-je, ne perdons pas un instant; cet habile homme goûtera vos vins, il les louera, les vantera. . . .

CHAMBERTIN.

Mais, mon ami. . . .

DUBLAIREAU.

Et tous les gourmets de Paris vont accourir chez vous.

(*Il l'entraîne dehors.*)

SCÈNE X.

JULIETTE, LÉTRIQUÉ *dans sa cave.*

JULIETTE.

Ma lettre est écrite, enfermons-là. (*Ensuite elle arrose.*)

LÉTRIQUÉ.

C'est bon, c'est bon, Monsieur le jardinier, on va vous remonter vos pots. — Tiens, c'est encore comme hier. — Cette fleur, qui étoit grosse comme çà, la voilà devenue bouton. — Faut que ce soit dans l'air de cette cave, sans doute que c'est dans l'air, et je m'en apperçois moi-même ; je m'amoindris, si bien que Toinon l'a remarqué ; peut-être aussi que je deviens plus jeune comme ces fleurs ; tiens, ce seroit drôle.

AIR : *L'amour a perdu sa cause.*

Si l'air que l'on respire ici
Avoit, en effet, l'avantage
De faire rebrousser ainsi
Le temps, et son triste équipage
Profitant d'un secret si beau,
Combien de femmes, en cachette,
Viendroient faire de ce caveau
Leur cabinet de toilette.

(*Il emporte le pot et remonte.*)

SCÈNE XI.

JULIETTE, CHAMBERTIN, TOINON, Mme. MERLET.

Mme. MERLET *très-vivement.*

Oui, Monsieur, j'ai vu un homme à ce soupirail, Toinon lui parloit.

TOINON.

Ce n'est pas vrai.

Mme. MERLET.

Il m'a jetée par terre.

CHAMBERTIN.

Il est donc descendu ?

Mme. MERLET.

Non, c'étoit d'en-haut.

CHAMBERTIN.

C'est donc un esprit ?

Mme. MERLET.

Mais non, puisqu'il souffloit dans une machine.

CHAMBERTIN.

C'est donc le diable ?

Mme. MERLET.

Ah, oui ! le pire de tous les diables, un amoureux ; et je parie qu'il s'agissoit d'un rendez-vous.

TOINON.

Un rendez-vous ! est-ce que vous avez jamais su, vous, ce que c'étoit.

Mme. MERLET.

Comment, si je l'ai su, mieux que personne, hélas !

AIR

AIR : *Dans ce salon.*

Au rendez-vous innocemment
Un simple desir nous attire ;
On ne veut se voir qu'un moment,
On n'a qu'un seul mot à se dire :
Mais l'amour est plus fin que nous,
Maint exemple a su nous l'apprendre ;
Fille qui vient au rendez-vous,
Ne se rend là que pour s'y rendre.

CHAMBERTIN.

Corbleu, je soupçonne....

Mme. MERLET.

Ainsi, Monsieur....

CHAMBERTIN.

C'est bon, c'est bon, retirez-vous.

JULIETTE.

Oui, mon père.

CHAMBERTIN.

Non, restez, Mademoiselle, j'ai affaire dans cette cave, et vous me tiendrez compagnie.

TOINON *à Mme. Merlet en s'en allant.*

Oh, la vieille méchante !

Mme. MERLET.

Attrappe.

SCÈNE XII.

CHAMBERTIN, JULIETTE.

JULIETTE, *à part.*

O ciel ! si Raymond alloit choisir ce moment....

CHAMBERTIN *observant sa fille.*

Ne seroit-il pas possible que votre Raymond fût mêlé dans cette affaire ?

JULIETTE.

Lui, mon père, ne m'avez-vous pas dit qu'il avoit passé les mers ?

CHAMBERTIN.

Sans doute ; mais on voyage si lestement aujourd'hui ;

quoiqu'il en soit, il me prend envie de faire une petite épreuve. (*Juliette se trouble.*) Hein! d'où vient cet air inquiet? L'homme au soupirail a-t-il promis de revenir?

JULIETTE.

Pouvez-vous croire....

CHAMBERTIN.

Je ne crois rien; mais asseyez-vous là, et chantez.

JULIETTE.

Chanter, mon père, et pourquoi?

CHAMBERTIN.

Pourquoi? d'abord parce que vous avez une voix charmante, que j'aime fort à entendre quand je travaille.

JULIETTE.

Mais, mon père, vous n'avez rien à faire ici.

CHAMBERTIN.

Si fait, si fait, j'ai à faire; ce diable de Dublaireau n'a pas voulu me prêter l'argent dont j'ai besoin, et me met dans la nécessité de vendre une partie de mes vins. (*La ramenant sur sa chaise.*) Et tandis que je vais choisir celle que je dois vendre, vous me ferez bien le plaisir de m'égayer par une petite chanson.

JULIETTE.

Mais, mon père, je n'ai rien de présent....

CHAMBERTIN.

Hé bien, cherchez. — J'ai là six pièces de Pomard. — Voyons. (*Il les goûte.*) Ah! impossible, c'est trop parfait. — Ce Volnay, je crois, n'est pas aussi précieux. (*Il le goûte.*) Ah! Dieux, il faudroit être un barbare pour se dessaisir d'une liqueur pareille. — Hé bien, chanteras-tu? — Je vois bien qu'il faudra se décider pour ces dix pièces de Sillery. (*Il le goûte.*) — Misérable! on me tueroit plutôt sur la place, vendre mon vin de Champagne, le vin de la gaîté, le vin français par excellence.... (*Il en boit un autre verre.*)

AIR.

Chers compagnons, tendres amis,
Serrons le nœud qui nous rassemble,
Malgré les destins ennemis
Nous sommes faits pour vivre ensemble;
Ensemble aussi sachons mourir;
Oui, je prétends, quoiqu'il m'en coûte,
Confondre mon dernier soupir
Avec votre dernière goutte.

SÇÈNE XIII.

LES MÊMES, RAYMOND *entrant dans sa cave d'un air très-animé.*

O fortune! le propriétaire du caveau supérieur est justement cet ami perfide qui m'a nié le dépôt que mon père a laissé entre ses mains.

CHAMBERTIN.

C'est donc à dire, fille rebelle, que vous ne chanterez pas.

JULIETTE.

Tout de suite, mon père; c'est que je cherche des paroles qui....

CHAMBERTIN.

Des paroles qui.... des paroles quoi....

RAYMOND.

Maintenant je dois voir Juliette, et l'instruire d'un événement qui nous rend toutes nos espérances.

CHAMBERTIN.

C'est singulier comme tous ces vins me roulent dans la tête: as-tu là un crayon?

JULIETTE.

Oui, mon père.

CHAMBERTIN.

Je vendrai mes vins de liqueur, c'est décidé; voyons à quoi cela pourra se monter. (*Il s'assied sur le banc qui tient au mur et calcule.*) Chantes donc, ma chère fille.

JULIETTE.

M'y voilà, mon père.

RAYMOND *s'approchant du mur.*

Ecoutons s'il n'y a personne.

JULIETTE *chantant vers le soupirail.*

AIR: *Je suis encore dans mon printemps.*

Toi dont l'amour et le printemps
Ont réveillé le doux ramage,
Fuis rossignol, fuis dans les champs,
N'approche pas de ce bocage,
L'avide oiseleur est tout près,
Aimable oiseau, crains les filets.

RAYMOND.

C'est sa voix. (*Chambertin s'endort.*)

JULIETTE.

Depuis long-temps dans ces bosquets
Gémit loin de toi la fauvette ;
Cependant malgré ses regrets,
C'est elle encore qui te répète,
L'avide oiseleur est tout près,
Aimable oiseau, crains les filets.

RAYMOND, *il passe et tourne le père dans sa cave.*

Elle est seule, n'hésitons plus. — Chère Juliette.

JULIETTE *se retournant.*

O ciel!

RAYMOND.

Ah ! ne craignez rien; l'honneur jusqu'à ce moment m'a éloigné de vous, l'espérance m'en rapproche.

JULIETTE *prenant sa lettre dans le vase.*

Cher Raymond, prenez ma réponse, et fuyez.

RAYMOND.

Ah ! de grace, écoutez-moi une minute.

JULIETTE.

Mais, imprudent, mon père est là.

RAYMOND.

Où donc ?

JULIETTE.

Il dormoit sur ce banc.

RAYMOND.

Quoi, sur ce banc ! en ce cas il est chez moi.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire ?

RAYMOND.

C'est par-là que je suis entré; je vous expliquerai tout; mais puisque je n'ai qu'un moment, permettez que j'en profite pour vous annoncer que le hasard le plus fortuné vient de me rendre tous mes droits sur votre main, et sur l'affection de votre père.

JULIETTE.

Ah ! mon ami, ce hasard détruira-t-il les engagemens que mon père peut avoir pris avec ce vieux voisin, auquel il veut m'unir ?

RAYMOND.

Quoi, monsieur Dublaireau...

JULIETTE.

Vous le connoissez?

RAYMOND.

Adieu, Juliette, adieu; je n'ai pas un instant à perdre.

JULIETTE.

Mais, malheureux. — Mon père!

RAYMOND, *vivement.*

Ah! c'est vrai. — Si je ne craignois qu'il ne fut éveillé, je vous le rendrois par la même voie. — Mais j'imagine un moyen qui nous servira tous à-la-fois. — Puis-je sortir par votre maison?

JULIETTE.

Oui: la seule personne que vous pourriez craindre est dehors.

RAYMOND.

Adieu, Juliette; amour, espérance et fidélité. (*Il sort par l'escalier de Chambertin.*)

(*Juliette sort après lui.*)

SÇÈNE XIV.

CHAMBERTIN *seul dans la cave de Raymond.*

Tu dis donc, Juliette, que les six quartauts de Malvoisie.... (*Il ouvre les yeux.*) Hein! (*Il voit les stataïs.*) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? — Je rêve. — Mais non, j'en vois partout. — Et mon vin? Ah! ils l'ont bu. (*Il se lève.*) Ce sont des voleurs; arrête. (*Il court, puis s'arrête lui-même.*) Ils ne bougent pas. (*Il tend le cou pour observer.*)

AIR *Des Pendus.*

Ce ne sont pas là des voleurs,
Ce ne sont pas là des buveurs;
Ces grands corps pâles et malades
Ne sont pas des gens à rasades;
D'après le progrès des mœurs,
Ils sont trop nuds pour des voleurs.

Seroit-ce donc des magiciens? (*Il heurte contre une grande statue de gladiateur.*) Ah, monsieur le chef! ayez pitié de moi. (*Il tombe à genoux.*)

SCÈNE XV.

CHAMBERTIN, RAYMOND *déguisé en vieux alchimiste; il a un grand voile sous le bras et un vase à la main.*

RAYMOND.

Relevez-vous, et soyez sans crainte.

CHAMBERTIN.

Mais, mon Dieu, où suis-je donc?

RAYMOND.

En ma puissance.

CHAMBERTIN.

Et de grace, qui êtes-vous?

RAYMOND.

Un être d'une espèce rare, habitant des souterrains.

AIR.

Dans cet asile protecteur,
Loin du faste et de l'insolence,
Je n'encense point la grandeur,
Je ne vends pas ma conscience,
Jamais je ne fais que le bien,
Je guéris le mal qu'on peut faire.

CHAMBERTIN.

Ah! Monsieur, je m'apperçois bien
Que vous n'habitez pas la terre.

Mais, enfin, que voulez-vous de moi?

RAYMOND.

Vous rendre service; vous êtes dans une position embarrassante.

CHAMBERTIN.

Hélas! oui.

RAYMOND.

Vous avez besoin de dix mille francs.

CHAMBERTIN.

C'est vrai.

RAYMOND.

Vous avez eu recours pour vous le procurer au plus avare de tous les hommes dont vous voulez faire votre gendre, et qui vous a refusé.

CHAMBERTIN.

Comment se peut-il que vous sachiez.....

RAYMOND.

Que vous importe ?

CHAMBERTIN.

Mais, par grace, apprenez-môi du moins qui vous êtes?

RAYMOND.

Vous voulez me connoître? (*Il fait des gestes grotesques.*)

SÇÈNE XVI.

LES MÊMES, DUBLAIREAU *dans sa cave,*

DUBLAIREAU.

Encaissons tous ces objets que ce diable d'homme ne m'a pas donné le temps de mettre en cave. (*Il ramasse tous ses bijoux, découvre son trou, etc.*)

RAYMOND.

Apprenez donc que je suis un alchimiste.

CHAMBERTIN.

Qu'est-ce que çà un alchimiste ?

RAYMOND.

C'est un homme qui connoît les propriétés occultes de la nature, et qui possède le secret de faire de l'or.

CHAMBERTIN.

Ah ! monsieur l'alchimiste, si vous pouviez m'en faire assez pour payer ma lettre-de-change.

RAYMOND.

Qu'à cela ne tienne, montez là-dessus. (*Il lui présente un escabeau.*) Et tenez ce vase au-dessous de cette voûte. (*Alors Raymond monte sur l'échelle et va pour ôter le bouchon.*)

DUBLAIREAU *versant ses bijoux dans son trou.*

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Est-il un palais si beau
Que ce lieu ne surpasse ;
L'or y coule comme l'eau
Dans ce potose nouveau,
J'entasse, j'entasse, j'entasse.

(*Raymond ôte le bouchon, l'argent tombe.*)

CHAMBERTIN.

Même air.

Quel Pérou que ce caveau !
Dieu ! comme cela passe :
O l'admirable tuyau !
Monsieur, laissez couler l'eau,
J'amasse, j'amasse, j'amasse.

ENSEMBLE.

J'entasse, j'amasse.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, TOINON, LÉTRIQUÉ *dans la cave de Chambertin.*

TOINON.

Voici l'heure que j'ai indiquée à Létriqué. — Hem ! hem !

LÉTRIQUÉ *au soupirail.*

Me voici.

TOINON.

Descends vîte, j'ai besoin de toi. — (*Létriqué se met en devoir de descendre.*)

RAYMOND *à Chambertin, bouchant le trou.*

Vous devez avoir au moins la somme qui vous est nécessaire.

CHAMBERTIN.

Oh bien au-delà ! — Mais un alchimiste fait donc aussi des bijoux ? je vois là des chaînes, des brasselets.

RAYMOND.

C'est un petit cadeau que je destine à votre fille.

DUBLAIREAU *recouvrant son trou.*

Voilà le vrai coffre-fort à l'abri des emprunteurs, des voleurs et même des héritiers. A présent, allons trouver le beau-père, et tâchons d'avoir ses vins à-peu-près au même prix que la succession de Raymond. (*Il sort.*)

(*Pendant ce temps Chambertin admire dans son vase tous les objets qui y sont entrés.*)

SÇÈNE XVIII.

LES MÊMES, hors DUBLAIREAU.

TOINON *à Lètriqué.*

AIR *du Pas redoublé.*

Mais descends donc plus lestement.

LÉTRIQUÉ.

C'est bien facile à dire.

TOINON.

Tu trembles, je crois.

LÉTRIQUÉ.

Non vraiment.
C'est que tu me fais rire.

TOINON.

D'une main saisis le barreau.

LÉTRIQUÉ.

Tu veux que je me blesse,
Si je tombe sur ce tonneau,
Je vais me mettre en pièce.

CHAMBERTIN.

Grand merci, Monsieur l'alchimiste, je suis certainement bien satisfait d'avoir fait votre connoissance; mais il me tarde d'ôter ma fille de l'inquiétude où elle doit être.

RAYMOND.

Je vais vous rendre à ses vœux. — Mais il est nécessaire que vous soyez revêtu de ce voile sympathique.

CHAMBERTIN.

De tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je revoie ma fille et mes tonneaux. (*Raymond l'arrange.*)

LÉTRIQUÉ *descendu.*

M'y voilà.

TOINON.

La vieille Merlet t'a joué un tour aussi bien qu'à moi. Il faut nous en venger, en lui ôtant pour jamais l'envie de revenir dans cette cave, le seul lieu où nous puissions nous voir.

LÉTRIQUÉ.

T'as raison ; mais comment ?

AIR *du Pas redoublé.*

Bientôt va descendre en ce lieu
Cette vieille méchante ;
Il faut qu'un fantôme à ses yeux
Paroisse et l'épouvante.

LÉTRIQUÉ.

Bon ! sommes-nous sorciers ?

TOINON.

Tu l'as dit.
J'ai mon plan dans la tête ;
C'est toi qui vas faire l'esprit.

LÉTRIQUÉ *reculant de frayeur.*

Je ne suis pas si bête.

TOINON.

Imbécille, de quoi as-tu peur ?

LÉTRIQUÉ.

Ah ben oui ! je n'aurois qu'à rester un esprit, je serois bien avancé.

TOINON.

Çà n'est pas possible ; tu seras toujours le même.

LÉTRIQUÉ.

A la bonheure ! car, vois-tu, je suis assez content de moi, et je ne voudrois pas me troquer pour un autre. — Mais je ne sais pas faire le revenant.

TOINON.

C'est bien difficile ! mets-toi là, enveloppe ta tête avec mon tablier. — Maintenant, suppose que je suis Mme. Merlet. (*Elle l'affuble de son tablier.*)

RAYMOND *à Chambertin le faisant monter sur le banc, la tête enveloppée d'un grand voile blanc.*

Placez-vous là, et ne bougez plus.

TOINON *à Létriqué.*

Avance vers moi, et fais ouh. . . .

LÉTRIQUÉ *avance et fait*

Ouh!. . . (*Dans ce moment Raymond tourne Chambertin qui paroît derrière Toinon ; Létriqué l'appercevant est saisi de frayeur, et il crie d'une voix tremblante* :

Ouh ! ouh !. . . .

TOINON *à Létriqué.*

Laisse donc, on diroit que c'est toi qui a peur. — Avance ferme.

LÉTRIQUÉ *reculant effrayé.*

Ah ! — Toinette ! — Toi-nette...

CHAMBERTIN.

Comment ! Toinette est là. (*Il descend de dessus le banc.*)

TOINON *se retournant, crie de frayeur.*

Ah ! mon Dieu ! (*Létriqué se sauve par le soupirail.*)

CHAMBERTIN *arrêtant Toinon qui veut fuir aussi, et qui crie toujours.*

Attends donc; où est l'alchimiste?

TOINON.

Au secours ! au secours !

RAYMOND *qui s'est occupé à vuider tout- ... ou.*

Il n'y a plus rien. — Allons tout prépar ... sement. (*Il remonte.*) (*Toinon crie toujo...*

SÇENE XIX.

CHAMBERTIN, TOINON, JULIETTE, DUBLAIREAU.

JULIETTE *accourant.*

Ah ! mon père, ç'est vous; que j'étois inquiète.

DUBLAIREAU.

Hé bien ! hé bien, que veulent dire tous ces cris?

CHAMBERTIN *jetant son voile.*

Hé, morbleu ! expliquez-moi vous-même ce qui m'arrive?

DUBLAIREAU.

Comment, que je vous explique? Je viens vous dire que j'ai parlé à l'homme qui s'arrangera de vos vins moyennant une certaine perte.

CHAMBERTIN.

Oui, et moi j'ai parlé à l'homme qui les fera rester dans ma cave.

DUBLAIREAU.

Comment, vous auriez trouvé de l'argent?

CHAMBERTIN.

J'ai fait mieux, vous dis-je ; j'ai trouvé celui qui le fait.

DUBLAIREAU.

Je ne vous entends pas.

CHAMBERTIN.

Hé parbleu ! regardez dans ce vase.

DUBLAIREAU.

De l'or ! des bijoux. (*Il les reconnoît.*) Je suis mort, assassiné, anéanti. (*Il s'enfuit.*)

CHAMBERTIN.

Où allez-vous donc ?

Une voix en dehors.

Bon ! je l'entends.

DUBLAIREAU.

I [illegible] *En sortant il renverse Mme. Merlet qui* [illegible]

Ah ben oui ! je [illegible] vancé.

SCÈNE XX.

CHAMBERTIN, JULIETTE, Mme. MERLET, L'HUISSIER, TOINON.

Mme. MERLET *tombant.*

Ahi !

L'HUISSIER *entrant.*

Je savois bien qu'il se cachoit ici.

Mme. MERLET *se relevant furieuse.*

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Quel est donc cet estaffier,
Cet insolent qui me brave ?

L'HUISSIER.

Je viens saisir une cave
En ma qualité d'huissier.

Mme. MERLET.

Voyez cette face blême.

L'HUISSIER.

J'agis par ordre suprême,
Je vous saisirai vous-même,
Si tel est mon bon plaisir.

Mme. MERLET *furieuse et le menaçant.*

Me saisir moi, belle affaire!
Va, tu ne tarderois guère,
Mon cher, à t'en repentir.

CHAMBERTIN.

Doucement, doucement, Monsieur l'huissier; vous ne saisirez, s'il vous plaît, que les dix mille francs qui vous sont dus, mettez-vous là, et comptez.

L'HUISSIER.

Monsieur, bien volontiers. (*Il se place et compte.*)

SÇÈNE XXI.

LES MÊMES, LÉTRIQUÉ *dans sa cave.*

RAYMOND *en dehors.*

Je te demande le bras d'Achille.

LÉTRIQUÉ *d'un ton effrayé.*

Hé oui, j'entends.

RAYMOND.

On vient le chercher pour l'école de dessin.

LÉTRIQUÉ.

Mais il faut bien me donner le temps de le décrocher. Ces maudites caves, je n'ose plus y descendre; vous verrez qu'il finira par m'y arriver quelque grand malheur. (*Il va prendre l'échelle.*) Hein! qui va-là?

SÇÈNE XXII.

LES MÊMES, DUBLAIREAU *très-empressé dans sa cave.*

Mon Dieu, ayez pitié de moi! voyons vîte si je n'ai pas été volé. (*Il découvre son trou.*)

LÉTRIQUÉ *montant sur l'échelle,*

AIR *d'Arlequin afficheur.*

Je crois voir cet esprit malin
Dont je suis poursuivi sans cesse;
D'abord il m'emporte mon vin,
Puis il m'emporte ma maîtresse:

Ce diable en veut à mon amour,
Et s'il va toujours de la sorte,
Dans sa griffe, moi-même un jour,
J'ai peur qu'il ne m'emporte.

(*Dans ce moment Dublaireau s'est couché à plat ventre dans sa cave, il enfonce le bras dans son trou, et ne trouvant que la tête de Létriqué qui est au-dessous, il l'empoigne par les cheveux.*)

Aye ! aye !

DUBLAIREAU.

Au voleur ! au voleur !

LÉTRIQUÉ.

Monsieur ! Monsieur !

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, RAYMOND *accourant.*

RAYMOND *du haut de l'escalier.*

Qu'est-ce donc ?

LÉTRIQUÉ.

On m'enlève ! retenez-moi par les pieds.

RAYMOND.

Qui est-ce qui t'enlève ?

LÉTRIQUÉ.

Le bras d'Achille, le bras du diable !

RAYMOND.

Ah ! je vois ce que c'est ; n'aye pas peur. (*Il remonte.*) Je vais lui faire lâcher prise. — Attends.

LÉTRIQUÉ.

Comment, que j'attende ; encore si j'avois ma perruque à la Titus. (*Raymond revient avec un sac qu'il fait toucher à la main de Dublaireau.*)

DUBLAIREAU *saisissant le sac.*

Un sac ! voyons ce que c'est.

LÉTRIQUÉ *secouant sa tête.*

Ouf ! si jamais je rentre ici.

RAYMOND *lui dit :*

Demeure.

DUBLAIREAU *vuidant le sac sur sa table.*

Des pierres ! les scélérats. — Mais voici un papier. (*Il lit.*) Je reconnois avoir reçu de M. Dublaireau la somme de .... en à-compte de la succession de mon père; signé Raymond. — Ah ! c'est un tour de Chambertin. — Raymond n'est plus en France, courons bien vîte chez mon voisin le juge de paix.

(*Il sort.*)

SÇÈNE XXIV.

CHAMBERTIN *à l'Huissier.*

Hé bien, Monsieur, avez-vous compté ?

L'HUISSIER.

J'ai fini dans l'instant.

LÉTRIQUÉ *à genoux.*

Monsieur, je vous supplie de me laisser remonter.

RAYMOND.

Non.

LÉTRIQUÉ.

Mais, Monsieur, je vous assure que j'ai affaire.

RAYMOND.

Quoi donc ?

LÉTRIQUÉ.

Après ce qui vient de m'arriver, vous sentez qu'il est indispensable que j'aille me trouver mal.

RAYMOND.

Poltron !

L'HUISSIER.

Voilà votre lettre-de-change acquittée.

Mme. MERLET.

Adieu, grand escogriffe !

❀

SÇÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, DUBLAIREAU, UN JUGE DE PAIX, SOLDATS, *avec des flambeaux.*

DUBLAIREAU.

Alerte ! alerte ! Monsieur le juge de paix arrêtez tout le monde. — J'en tiens un ; voyez-vous ces sacs ? (*Il prend l'huissier au collet.*)

LE JUGE DE PAIX.

Point de violence. — Monsieur se plaint qu'on a pratiqué une ouverture dans cette cave placée sous la sienne, pour lui dérober son argent.

CHAMBERTIN.

C'est un imposteur ! visitez par-tout.

DUBLAIREAU.

Il y a quelque secret.

LE JUGE DE PAIX.

Soyez tranquille, amateur d'architecture assez connu ; s'il y a ici des communications secrètes je les aurai bientôt trouvées.

JULIETTE.

Pauvre Raymond ! je tremble....

DUBLAIREAU.

Entendez-vous, sa fille dit qu'elle tremble.

LE JUGE DE PAIX.

Doucement, vous dis-je. — Approchez ces flambeaux. (*On visite.*) — Ah ! mon Dieu, qu'ai-je vu ? (*Il s'arrête avec enthousiasme devant le mur tournant.*)

DUBLAIREAU.

Voyez-vous mon trésor ?

LE JUGE DE PAIX.

Vrai trésor en effet, prodige d'industrie, un pan de muraille portant sur un axe vertical, et tournant sur deux crapaudines.

DUBLAIREAU.

Non, Monsieur, ce sont des cornalines, des rubis, des pièces d'or. — Enfonçons tout de suite.

LE

LE JUGE DE PAIX.

Profane ! gardez-vous de toucher à cette merveille !

DUBLAIREAU.

Hé ! je me moque de la merveille. — Holà ! soldats, abattez à coups de crosse....

RAYMOND, *il fait tourner le mur et paroît.*

Il n'est pas nécessaire.

TOUS.

Dieu ! c'est Raymond.

RAYMOND *à Dublaireau.*

Monsieur, voici votre argent.

DUBLAIREAU.

Donnez.

RAYMOND.

Non pas, c'est entre les mains du magistrat que vous avez amené vous-même qu'il sera déposé, si vous voulez bien le permettre.

DUBLAIREAU.

C'est mon bien.

RAYMOND.

C'est le nôtre, vous voulez dire, ou du moins c'est une partie des cent mille francs que mon père vous confia avant son départ pour l'Amérique : vous m'avez nié ce dépôt, mais j'ai trouvé des témoins qui étoient présens lorsque mon père vous le remit.

DUBLAIREAU *vivement.*

Ah ! comme c'est faux. — Nous étions seuls.

RAYMOND.

Vous l'entendez, Messieurs. (*Mouvement général.*)

LE JUGE DE PAIX *à Dublaireau.*

Ce mot dépose suffisamment contre vous, et me détermine à me charger de suivre au nom de Monsieur cette affaire en justice, à moins que vous ne consentiez à vous exécuter vous-même.

DUBLAIREAU.

Ah ! j'ai perdu la tête. Oui, voleurs infames, je vous paierai, mais je vous maudirai toute la vie. (*Il sort.*)

RAYMOND.

Monsieur Chambertin vous connoissez mon amour et mes espérances.

JULIETTE.

Mon père....

CHAMBERTIN.

C'est donc vous, Monsieur l'alchimiste; ah! coquin! Mais je n'ai point de rancune, je vous pardonne, je vous marie, et je garde mes vins.

Mme. MERLET *qui a long-temps examiné Lètriqué.*

Monsieur, voilà l'esprit du soupirail, je le reconnois.

LÉTRIQUÉ.

Laissez donc, Madame l'esprit; je suis l'amant de Mlle. Toinon, je lui ai donné mon cœur.

CHAMBERTIN.

Est-ce vrai?

TOINON *montrant le cœur de marbre.*

Oui, Monsieur, le voilà.

CHAMBERTIN.

Allons nous ferons deux noces, et comme nos deux maisons n'en feront qu'une, nous laisserons subsister pour le passage l'axe vertical avec les deux crapaudines.

VAUDEVILLE.

TOUS.

En étourdi souvent on s'engage
Dans un chemin que l'on ne connoît pas,
Heureux qui peut trouver un passage
Pour se tirer à propos d'embarras.

TOINON.

Un vieux mari croit bien tenir sa belle
Sous les verroux dans son appartement;
Mais le bon homme a compté sans l'échelle
Qui va servir de passage à l'amant.

En étourdi, etc.

CHAMBERTIN.

Dans les périls cherchons la renommée;
Le fier marin s'est lancé sur les mers;
Dans son ballon, plein d'une autre fumée,
L'aréonaute a grimpé dans les airs.

En étourdi, etc.

RAYMOND.

Ce dur censeur que le bon goût révoque,
Qu'on voit citant les grecs à tout propos,
A peine entend les anciens qu'il invoque;
Mais il est fort, il a pour lui les sots.

En étourdi, etc.

LÉTRIQUÉ *à Toinon.*

Le mariage est une route obscure,
Où l'on a vu broncher maints piétons;
Le seul remède en pareille aventure,
Ma chère enfant, c'est d'aller à tâtons.

En étourdi, etc.

JULIETTE *au public.*

Avec leur pièce, enterrés sous leur voûte,
Peut-être, hélas ! nos auteurs resteront:
Bien des plans sont plus élevés sans doute,
Le leur du moins paroîtra plus profond.

TOUS.

En étourdi maint auteur s'engage
Dans un sujet tout serré d'embarras;
Heureux encore si quelque passage
A pu vous plaire, et lui sauve un faux pas.

FIN.

ERRATA. Page 21, ligne 23, aulieu de *Stataïs*, lisez *Statues*.